

CLAIRE KEEGAN



CE GENRE

DE

PETITES CHOSES

récit traduit de l'anglais (Irlande)
par Jacqueline Odin

SABINE • WESPIESER  **ÉDITEUR**

CE GENRE DE PETITES CHOSES

DU MÊME AUTEUR CHEZ SABINE WESPIESER ÉDITEUR

L'ANTARCTIQUE

2010

LES TROIS LUMIÈRES

2011

À TRAVERS LES CHAMPS BLEUS

2012

CLAIRE KEEGAN

CE GENRE DE PETITES CHOSES

récit traduit de l'anglais par Jacqueline Odin



SABINE WESPIESER ÉDITEUR
13, RUE SÉGUIER, PARIS VI
2020

Le lecteur trouvera en fin d'ouvrage une note de l'autrice éclairant le contexte de son récit, ainsi que des notes de la traductrice, signalées par des astérisques après les termes concernés.

Titre original : *Small Things Like These*

À paraître en langue originale chez Faber & Faber, Londres, 2021

© Claire Keegan, 2020

© Sabine Wespieser éditeur, 2020 pour la traduction française

Cette histoire est dédiée aux femmes et aux enfants qui ont subi la claustration dans les blanchisseries de Magdalen en Irlande.

Et pour Mary McCay, dont les enseignements ont eu une importance inestimable pour des quantités de gens.

EN OCTOBRE IL Y EUT DES ARBRES JAUNES. Puis les pendules reculèrent d'une heure et les vents de novembre arrivèrent et soufflèrent, perpétuels, et dépouillèrent les arbres. Dans la ville de New Ross, les cheminées crachaient de la fumée qui retombait et flottait en mèches échevelées, étirées, avant de se dissiper le long des quais, et bientôt la rivière, aussi sombre que de la bière brune, se gonfla de pluie.

Les gens, pour la plupart, enduraient les intempéries avec contrariété. Les commerçants et les artisans, les hommes et les femmes au bureau de poste et dans la file d'attente du chômage, sur le marché aux bestiaux, à la cafétéria et au supermarché, dans la salle de bingo, dans les pubs, à la frioterie, commentaient tous à leur manière le froid et la quantité de pluie qui était tombée, demandant ce que ça signifiait et s'il pouvait y avoir un présage là-dedans, car qui pouvait croire que c'était, pour la énième fois, une journée glaciale ? Les enfants relevaient

leurs capuches avant de partir pour l'école tandis que leurs mères, si habituées maintenant à baisser la tête et à se précipiter vers la corde à linge ou osant à peine étendre la moindre lessive dehors, avaient peu d'espoir de réussir à faire sécher ne serait-ce qu'une chemise avant le soir. Puis la nuit s'installait et le gel reprenait, et les lames du froid se glissaient sous les portes et coupaient les genoux des rares qui s'agenouillaient encore pour dire le chapelet.

Bill Furlong, propriétaire du dépôt de bois et de charbon, se frotta les mains, disant que, si les choses continuaient comme cela, ils auraient bientôt besoin d'un nouveau train de pneus pour la camionnette.

« Elle est sur la route la journée entière, dit-il. Nous ne tarderons pas à rouler sur les jantes. »

Et c'était vrai : dès qu'un client sortait du dépôt, un autre entraît immédiatement, ou le téléphone sonnait pour la commande suivante – presque tous disant qu'ils voulaient la livraison sur-le-champ ou sous peu, que la semaine d'après ne conviendrait pas.

Furlong vendait du charbon, de la tourbe, de l'antracite, du poussier et des bûches. Il fournissait ces combustibles au poids, à raison de cinquante ou de cent kilos, d'une tonne ou d'une pleine camionnette. Il vendait aussi des paquets de briquettes et de petit bois, ainsi que des

bouteilles de gaz. Le charbon était le travail le plus salissant et, en hiver, il fallait s'approvisionner tous les mois, sur les quais. Deux journées complètes étaient nécessaires aux hommes pour aller le chercher, le transporter, le trier et le peser, de retour au dépôt. Pendant ce temps, d'insolites bateliers polonais et russes parcouraient la ville dans leurs bonnets de fourrure et leurs longs manteaux boutonnés, sans presque parler un mot d'anglais.

Durant les périodes chargées comme celles-ci, Furlong faisait la majorité des livraisons lui-même et laissait les ouvriers du dépôt ensacher les commandes suivantes, couper et fendre les cargaisons d'arbres tombés que les fermiers apportaient. Tout au long de la matinée, le bruit des scies et des pelles assidues retentissait, mais lorsque l'angélus sonnait, à midi, les hommes déposaient leurs outils, lavaient leurs mains noircies et allaient chez Kehoe, où ils trouvaient des repas chauds avec de la soupe, et du *fish and chips* le vendredi.

« Un sac vide ne tient pas droit* », aimait à dire Mrs Kehoe, debout derrière son présentoir neuf, servant les légumes et la purée à l'aide de ses longues cuillères en métal.

Avec plaisir, les hommes s'asseyaient pour se réchauffer et apaiser leur faim avant de fumer une cigarette et de retourner affronter le froid.

FURLONG ÉTAIT PARTI DE RIEN. Moins que rien, pourraient dire certains. Sa mère, à l'âge de seize ans, était tombée enceinte pendant qu'elle travaillait comme domestique pour Mrs Wilson, la veuve protestante qui habitait la maison de maître à l'extérieur de la ville. Quand on sut dans quelle situation elle était, et que ses parents lui signifèrent qu'ils ne voulaient plus entendre parler d'elle, Mrs Wilson, au lieu de la renvoyer, lui dit qu'elle devait rester et garder son travail. Le matin où Furlong vit le jour, Mrs Wilson elle-même fit emmener sa mère à l'hôpital, puis organisa leur retour. C'était le 1^{er} avril 1947 et certains dirent que la naissance du garçon était une mauvaise blague.

Furlong passa le plus clair de sa petite enfance au creux d'un couffin dans la cuisine de Wilson et fut ensuite sanglé dans le grand landau à côté du vaisselier, tout juste hors de portée des longues carafes bleues. Ses souvenirs les plus anciens étaient des plats de

service, un fourneau noir – très chaud ! très chaud ! – et un carrelage bicolore brillant sur lequel il se traînait et marchait et qui, découvrit-il plus tard, ressemblait à un damier dont les pions ou bien sautaient par-dessus d'autres ou bien étaient pris.

Lorsqu'il grandit, Mrs Wilson, qui n'avait pas d'enfants à elle, le protégea, lui confia de petits travaux et l'aida pour la lecture. Elle avait une petite bibliothèque et paraissait assez peu se soucier des jugements des autres, mais menait sa propre existence avec modération, vivant de la pension qu'elle recevait du fait que son mari avait été tué à la guerre, et du revenu que lui procuraient ses petits troupeaux de vaches Hereford et de brebis Cheviot bien soignées. Ned, un ouvrier agricole, habitait là aussi, et il y avait rarement des frictions dans la propriété ou avec les voisins, parce que les terres étaient entourées de bonnes clôtures et qu'aucun argent n'était dû. Il n'y avait pas non plus de grosses tensions liées aux croyances religieuses qui, d'un côté comme de l'autre, étaient tièdes ; le dimanche, Mrs Wilson changeait simplement de robe et de chaussures, se coiffait de son beau chapeau et se faisait conduire à l'église par Ned dans la Ford, qui roulait ensuite un peu plus loin avec la mère et l'enfant, jusqu'à la chapelle – et quand ils rentraient à la maison,

les missels et la bible demeuraient posés ensemble sur le portemanteau en attendant le jour de fête ou le dimanche d'après.

À l'école, Furlong avait subi des railleries et d'affreuses insultes ; une fois, il était revenu avec le dos de son manteau couvert de crachats, mais son lien avec la maison de maître lui avait donné une certaine liberté, et un appui. Il avait continué ses études, au collège technique pendant deux ans, avant de se retrouver au dépôt de charbon, à faire plus ou moins le même travail que d'autres hommes faisaient maintenant sous ses ordres, et avait gravi les échelons. Il était doué pour le commerce, connu pour son efficacité aimable, et digne de confiance, car il avait acquis de bonnes habitudes protestantes : il avait tendance à se lever tôt et n'aimait pas boire.

Maintenant, il habitait dans la ville avec sa femme, Eileen, et leurs cinq filles. Il avait rencontré Eileen à une fête communale quand il avait vingt ans et l'avait courtisée de la façon ordinaire, l'emmenant au cinéma et l'entraînant dans de longues promenades sur le chemin de halage le soir. Il était attiré par ses cheveux noirs et ses yeux marron foncé, son esprit pratique, agile. Lorsqu'ils avaient décidé de se marier, Mrs Wilson avait offert à Furlong une somme de plusieurs milliers de

livres, pour s'installer. Certains disaient qu'elle l'avait aidé parce que c'était l'un des siens qui l'avait engendré – n'avait-il donc pas été baptisé William*? –, mais Furlong n'avait jamais réussi à savoir qui était son père. Sa mère était morte subitement, s'effondrant un jour sur les pavés tandis qu'elle poussait une brouette de pommes sauvages en direction de la maison pour faire de la gelée. Une hémorragie cérébrale, voilà ce que les médecins avaient déclaré ensuite. Furlong avait douze ans à l'époque. Des années plus tard, il était allé au bureau de l'état civil pour demander une copie de son acte de naissance : *inconnu* était le seul mot écrit dans l'espace où le nom de son père aurait pu figurer. L'employé lui avait tendu le document au guichet, la bouche tordue par un affreux sourire.

Furlong n'était pas enclin à s'appesantir sur le passé ; le passé lui semblait être quelque chose qui était arrivé à un autre, gardé derrière une porte bien fermée, dans son dos. Il s'appliquait à subvenir aux besoins de ses filles, qui avaient les cheveux noirs d'Eileen, et le teint clair. Déjà, elles montraient des dispositions en classe. Kathleen, son aînée, l'accompagnait dans le petit bureau préfabriqué le samedi et, contre de l'argent de poche, l'assistait dans la comptabilité, savait classer ce qui s'était accumulé durant la semaine et noter la

plupart des choses. Joan, aussi, était une bonne tête, obtenait des *Bien* et *Très bien* sur ses cahiers, et participait depuis peu à la maîtrise. Toutes deux étaient maintenant dans le secondaire, à St Margaret, sur la colline.

L'enfant du milieu, Sheila, et l'avant-dernière, Grace, qui avaient onze mois d'écart, pouvaient réciter par cœur les tables de multiplication et énumérer les comtés et rivières d'Irlande, qu'elles traçaient et coloriaient parfois au feutre à la table de la cuisine. Elles aussi avaient le goût de la musique et prenaient des cours d'accordéon au couvent le mardi, après l'école. Loretta, leur benjamine, était timide avec les gens, mais lisait déjà les romans d'Enid Blyton et avait gagné un prix Texaco pour son dessin d'une grosse poule bleue qui patinait sur un étang gelé.

Parfois Furlong, en voyant les filles accomplir les petites choses requises – faire une genuflexion dans la chapelle ou remercier un commerçant pour la monnaie –, éprouvait une joie profonde, secrète, à l'idée que ces filles étaient les siennes.

« N'avons-nous pas de la chance ? fit-il observer à Eileen un soir au lit. Il y a des quantités de gens dans l'embarras.

– Nous sommes bien lotis, certes.

– Ce n’est pas que nous possédions grand-chose, dit-il, mais tout de même. »

La main d’Eileen effaça un pli sur la housse de couette.

« Est-il arrivé quelque chose ? »

Il mit du temps à répondre.

« Le mioche de Mick Sinnott était à nouveau sur la route aujourd’hui, en train de récolter des brindilles.

– Donc tu t’es arrêté ?

– Il pleuvait à verse. Je me suis garé, je lui ai proposé de le ramener et je lui ai donné ce que j’avais comme petite monnaie dans ma poche.

– J’imagine bien.

– On aurait cru que je lui avais donné un billet de cent livres.

– Tu sais que certains ont le chic pour se fourrer dans le pétrin ?

– Ce n’est pas la faute de l’enfant, assurément.

– Sinnott était saoul dans la cabine téléphonique mardi.

– Le pauvre homme, dit Furlong, quel que soit son mal.

– Son mal, c’est l’alcool. S’il avait le moindre égard pour ses enfants, il ne se comporterait pas comme ça. Il se sortirait de cette situation.

– Peut-être qu’il n’en est pas capable.
– Sans doute. » Elle tendit le bras et éteignit la lampe.
« Il faut toujours qu’il y en ait un pour tirer le mauvais numéro. »

Certains soirs, Furlong restait là avec Eileen, à discuter ce genre de petites choses. D’autres fois, après une journée où il avait soulevé de lourds fardeaux ou été retardé par une crevaison et trempé sur la route, il se nettoyait à la brosse, mangeait son repas et s’écroulait tôt dans le lit, puis se réveillait durant la nuit, Eileen en plein sommeil à son côté – et il demeurait là sans dormir, son esprit tournant en rond, s’agitant, au point qu’il finissait par être obligé de descendre et de mettre la bouilloire chauffer pour le thé. Il se plaçait alors près de la fenêtre, la tasse à la main, et regardait les rues et le bout de rivière, les petites bribes d’événements : des chiens errants qui fouillaient les poubelles ; des sachets de friteries et des cannettes vides que la pluie et le vent violents poussaient et ballottaient avec rudesse ; des gars sortis des pubs, qui titubaient jusque chez eux. Quelquefois ces hommes titubants chantaient. Quelquefois il entendait un sifflement aigu, intense, et des rires, qui le crispaient. Il imaginait ses filles grandir et mûrir, faire leur entrée dans ce monde des hommes. Déjà il avait vu des regards d’hommes suivre ses filles,

REMERCIEMENTS

L'autrice souhaite remercier Aosdána et The Arts Council, Wexford County Council, Wicklow County Council, The Society of Authors, The Heinrich Böll Association sur l'île d'Achill et Trinity College, Dublin, pour leur soutien.

Merci aussi à Kathryn Baird, Noreen Doody, Grainne Doran, Margaret Huntington, Claire et Jim Keegan, Loretta Kinsella, Ita Lennon, Ita Marcus, Michael McCarthy, Helen McGoldrick, Mary et Niall McMonagle, Jacqueline Odin, Sheila Purdy, Claire Simpson, Jennifer Smith, Dervla Tierney et à tous mes étudiants de création littéraire, qui m'ont tant appris au cours des années.

NOTE DE L'AUTRICE

IL S'AGIT D'UNE ŒUVRE DE FICTION, dont aucune partie n'est fondée sur une ou des personnes précises. La dernière blanchisserie de Magdalen d'Irlande a été fermée en 1996. On ignore combien de filles et de femmes ont été cachées, incarcérées et forcées de travailler dans ces établissements : 10 000 est l'estimation la plus basse. Les archives des blanchisseries et des foyers pour mères et bébés ont, dans leur grande majorité, été détruites ou rendues inaccessibles. De manière générale, le travail accompli par ces filles ou femmes n'était ni reconnu ni salué en quoi que ce soit. Beaucoup de jeunes femmes et filles ont perdu leur bébé, la vie ou l'avenir qu'elles auraient pu avoir. On ne sait pas combien de milliers de nourrissons sont morts dans les foyers pour mères et bébés, combien ont été adoptés à l'extérieur. Ces institutions étaient administrées et financées par l'Église catholique conjointement avec l'État irlandais. Il a fallu attendre 2013 pour que le gouvernement irlandais, en la personne du Premier ministre Enda Kenny, présente des excuses.

NOTES DE LA TRADUCTRICE

p. 11

« Un sac vide ne tient pas droit » : proverbe irlandais qui signifie « Vous avez besoin de manger pour faire votre travail », « Apaisez votre faim, vous l'avez bien mérité ». C'est une parole affable, prononcée en signe d'hospitalité.

p. 16

William : prénom protestant par excellence.

p. 25

* *A leanbh* : mot irlandais qui signifie « enfant », avec une connotation affectueuse.

** *Odlums* : célèbre marque de farine irlandaise, au logo de chouette ; la famille Odlum a fondé sa première minoterie à Portlaoise en 1845.

p. 67

Gardaí : mot irlandais employé couramment pour désigner les policiers. *An Garda Síochána na hÉireann* est la police de la République d'Irlande.

p. 69

« Fangeux rime avec chanceux » : *Where's there's muck, there's luck*, dit le proverbe irlandais (littéralement : « Là où il y a de la boue – ou de la saleté –, il y a de la chance »).

p. 84

All Creatures Great and Small: série mettant en scène un vétérinaire dans le Yorkshire des années 1930, diffusée par la BBC de 1978 à 1990.

p. 93

Poudre Beecham : médicament contre la grippe, le rhume, la toux, les maux de gorge, qui se présente sous la forme d'une poudre à dissoudre dans de l'eau bouillante.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN SEPTEMBRE 2020
SUR LES PRESSES
DE
L'IMPRIMERIE F. PAILLART
À ABBEVILLE
POUR LE COMPTE
DE SABINE WESPIESER ÉDITEUR

IMPRIMÉ EN FRANCE
NUMÉRO D'ÉDITEUR : 194
ISBN : 978-2-84805-372-1
DÉPÔT LÉGAL : NOVEMBRE 2020

CE GENRE DE PETITES CHOSES. En cette fin d'année 1985 à New Ross, Bill Furlong, le marchand de bois et charbon, a fort à faire. Aujourd'hui à la tête de sa petite entreprise et père de famille, il a tracé seul sa route : élevé dans la maison où sa mère, enceinte à quinze ans, était domestique, il a eu plus de chance que d'autres enfants nés sans père.

Trois jours avant Noël, il va livrer le couvent voisin. Le bruit court que les sœurs du Bon Pasteur y exploitent à des travaux de blanchisserie des filles non mariées et qu'elles gagnent beaucoup d'argent en plaçant à l'étranger leurs enfants illégitimes. Même s'il n'est pas homme à accorder de l'importance à la rumeur, Furlong se souvient d'une rencontre fortuite lors d'un précédent passage : en poussant une porte, il avait découvert des pensionnaires vêtues d'horribles uniformes, qui ciraient pieds nus le plancher. Troublé, il avait raconté la scène à son épouse, Eileen, qui sèchement lui avait répondu que de telles choses ne les concernaient pas.

Un avis qu'il a bien du mal à suivre par ce froid matin de décembre, lorsqu'il reconnaît, dans la forme recroquevillée et grelottante au fond de la réserve à charbon, une très jeune femme qui y a probablement passé la nuit. Tandis que, dans son foyer et partout en ville, on s'active autour de la crèche et de la chorale, cet homme tranquille et généreux n'écoute que son cœur.

Claire Keegan, avec une intensité et une finesse qui donnent tout son prix à la limpide beauté de ce récit, dessine le portrait d'un héros ordinaire, un de ces êtres par nature conduits à prodiguer les bienfaits qu'ils ont reçus.

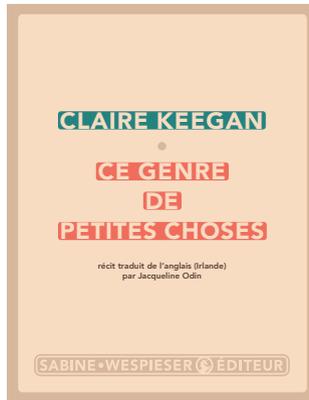
CLAIRE KEEGAN est née en Irlande en 1968. Son œuvre, internationalement saluée, est publiée en France par Sabine Wespieser éditeur : à ce jour, deux recueils de nouvelles, L'Antarctique (2010) et À travers les champs bleus (2012), et un récit, Les Trois Lumières, auquel Ce genre de petites choses fait écho, et qui remporta en 2011 un succès immédiat.

N° D'ÉDITEUR : 194
DÉPÔT LÉGAL : NOV. 2020
ISBN : 978-2-84805-372-1
PRIX : 15 €

www.swediteur.com

9 782848 053721

SABINE • WESPIESER  **ÉDITEUR**



Cette édition numérique du livre
Ce genre de petites choses de Claire Keegan
a été réalisée le 1^{er} octobre 2020
pour Sabine Wespieser éditeur
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

© *Sabine Wespieser éditeur, 2020, pour l'édition papier*
© *Sabine Wespieser éditeur, 2020, pour la présente édition numérique*

www.swediteur.com

ISBN : 9782848053875